

CONFÉRENCES MISSIONNAIRES

DE KING WILLIAM'S TOWN (CAFRENERIE BRITANNIQUE).

Lettre de M. Coillard.

Léribé, 29 novembre 1875.

Nous revenons, M. Mabile et moi, des conférences de King William's Town où nous avons été invités. J'ai été près de deux mois absent de Léribé. En descendant, nous avons voyagé nuit et jour à cheval pour arriver à temps (1). Nous avons reçu l'hospitalité la plus amicale chez le commandant de la garnison, M. le colonel Ward, avec notre ami le major Malan. Les conférences, précédées de réunions de prières où régnait une douce intimité, ont commencé le mercredi matin et ont duré trois jours. Les portions de l'Écriture que l'on avait choisies comme sujets de méditation étaient Col. II, 9, 10 : « Toute la divinité habite corporellement en lui, » — « Vous êtes rendus accomplis en lui, » — et enfin, Rom. XII, 1 : « Je vous supplie, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps à Dieu en sacrifice vivant, saint, et qui *lui* soit agréable, ce qui est votre raisonnable service. » Précieux versets formant un tout admirable ! Concentrant d'abord notre attention sur la personne de Jésus, notre Emmanuel, nous avons essayé de nous reconnaître accomplis en lui ; et de là découlait nécessairement la consécration de nous-mêmes à lui. — Il y eut une grande différence entre la première et la dernière séance. D'abord, nous étions à peu près étrangers les uns aux autres, et, pour dire la vérité, il y avait dans une réunion de ce genre quelque chose de si nouveau, qu'on se demandait comment cela irait, qui allait prendre l'initiative. Chacun semblait se récuser ; le silence avait même quel-

(1) Ils avaient à peu près 140 lieues à franchir. (*Note des Réd.*)

que chose de pénible ; nous étions allés pour recevoir et non pas pour donner ; c'était, de l'aveu général, le cas de chacun. Mais recevoir de qui?... Eh bien ! le Saint-Esprit a soufflé sur nous, il nous a réchauffés, il a délié nos langues en élargissant nos cœurs. L'intérêt et l'édification ont été croissants, de même que ce sentiment de solennité qui vous subjugué, et qui, comme « un son subtil, » annonce toujours, en pareilles occasions, la présence du Seigneur.

Il a régné de la variété dans nos réunions. On a désiré que les missionnaires présents donnassent un aperçu de leurs travaux ; on a eu une assemblée de toutes les écoles du dimanche ; le tout couronné par la commémoration de la mort de notre Sauveur. Il n'y a pas eu, que je sache, deux fausses notes dans tout ce qui s'est dit. Ce qui nous a plu surtout, car, il faut bien l'avouer, nous avons nos craintes à cet égard, il n'y a pas eu d'allocutions de portefeuille, *set specches*, comme disent les Anglais. Il y a eu une simplicité, une spontanéité, une harmonie qui ont frappé tout le monde et rapproché tous les cœurs. Il y a eu un sérieux qui avait quelque chose d'électrique, mais pas l'ombre d'excitation.

Les réunions les plus nombreuses et les plus intéressantes ont été celles du soir. Les hommes d'affaires ne pouvaient guère assister à celles du milieu du jour, les commis et les ouvriers moins encore. Le soir, tout ce monde-là était libre ; on se pressait longtemps à l'avance dans la salle, qui était beaucoup trop petite. Cette réunion durait de sept à neuf heures ; mais, le dernier soir, l'intérêt fut tel que l'assemblée ne voulut pas se disperser à l'heure convenue, et la réunion se prolongea jusqu'à onze heures et demie. Aucun de ceux qui étaient présents ne l'oubliera. Ceux qui parlèrent semblaient inspirés, et subjuguèrent sans peine l'auditoire, dont ils étaient plutôt les interprètes que les docteurs. Il ne s'est dit rien de bien nouveau, mais il y avait une lumière, une onction, une puissance à laquelle on ne pouvait résister. Rien de plus saisissant que les moments de prière silencieuse... Mais

pardon, j'oublie à qui je parle. C'est l'atmosphère bénie dans laquelle vous vivez, vous, chers amis. Ma seule excuse pour tous ces détails, s'ils vous paraissent fastidieux, c'est que c'était la première fois que nous pouvions, *nous*, boire, à longs traits, dans « une terre déserte, altérée et sans eau. » — Parmi une quarantaine de ministres de l'Évangile représentant diverses fractions de l'Église, on aimait voir un homme comme le Dr Stewart, et des têtes vénérables, blanchies au service du Maître, comme celles des révérends Impéy, Chapman, Holden et autres.

Le samedi matin, de bonne heure, les conférences étant terminées, nous nous réunîmes sous des orangers plantés par le missionnaire Brownlee, et là eut lieu une réunion d'adieux des plus touchantes.

Les services du dimanche eurent, à King William's Town, comme on devait s'y attendre, un cachet tout particulier d'à-propos et de solennité; les réunions se continuèrent avec entrain toute la semaine, malgré un temps pluvieux. Une des plus bénies fut peut-être celle où nous méditâmes cette belle parole, si peu comprise dans la pratique : « Il est puissant pour nous garder de chute. » (Jude 24.)

Nous fîmes, à King William's Town, la connaissance d'un homme dont l'histoire est intéressante. Cuisinier à bord d'un navire frété pour les Indes et qui vint faire naufrage sur les côtes de la Cafrerie, il échappa à la mort, mais il ne lui resta rien au monde que son humble métier. Ce fut, je crois, l'occasion de sa conversion. Il se rendit à King William's Town, se mit au service d'un club de messieurs, fit quelques économies, et ouvrit bientôt une boutique de confiseur. La bénédiction de Dieu a reposé sur son travail; il est maintenant dans l'aisance. Cet homme de bien avait mis à la disposition des amis, pendant la conférence, un vaste bâtiment qu'on avait garni de lits et de vivres. A la fin des assemblées, il offrit au public chrétien de l'endroit tout le rez-de-chaussée de ce bâtiment, consistant en un grand magasin et une arrière-

boutique, pour y tenir une réunion quotidienne de prières, les séances de l'Union chrétienne de jeunes gens et d'autres encore. Le local est maintenant connu sous le nom de *Conference missionary Hall* (salle des conférences missionnaires).

Sur la proposition du colonel Ward, un évangéliste a été choisi pour travailler parmi les soldats et les pauvres de la ville ; son salaire fut assuré séance tenante, et, avant notre départ, nous eûmes le plaisir de le voir déjà installé. La Société biblique de l'endroit, qui était tombée depuis des années, a été de nouveau réorganisée avec un zèle qui promet. Il en a été de même de l'Union chrétienne de jeunes gens. A la première réunion, qui du reste était ouverte au public, plus de quarante donnèrent leurs noms. Je ne fus pas peu surpris de voir des hommes aux cheveux blancs demander à être reçus membres. Après tout, peut-être ont-ils raison ; le cœur ne vieillit pas. Je grisonne, moi aussi, et pourtant je ne me sens pas encore déplacé parmi les jeunes gens.

Voici un autre fruit de ces belles conférences ; c'est une preuve tangible de l'intérêt que l'on porte à notre œuvre. A la requête de plusieurs amis, une réunion spéciale fut convoquée, pour nous fournir l'occasion de donner des détails sur nos travaux dans le Lessouto, et sur notre projet de mission chez les Banyaïs. Quand nous eûmes fini, le bon colonel Ward, qui présidait, et le major Malan prirent, à leur tour, la parole comme des soldats chrétiens et de chauds amis peuvent le faire. Mais les sympathies nous étaient acquises ; nous le sentions. Un M. Sturger se leva et déposa sur la table pour notre mission la somme de 500 francs de la part d'une veuve, comme témoignage de reconnaissance envers Dieu pour le bien qu'elle avait reçu pendant les conférences. A la fin de la réunion, la collecte se montait déjà à 2,700 francs. Elle a, depuis, atteint un chiffre plus élevé. Le lendemain, au milieu du jour, une autre réunion spéciale fut convoquée pour nous recommander à la garde du Seigneur. C'est ainsi que nous quittâmes cette ville où nous étions arrivés comme étrangers.

Si je ne mentionne pas les égards et les bontés de toute espèce dont on nous a comblés, c'est que j'ai peur de parler de nous-mêmes. Nous en avons été humiliés. Mais ce n'est pas pour nous, c'est pour le Seigneur, pour l'amour de *Lui*, et tout simplement parce que nous sommes *ses serviteurs*, qu'on nous a témoigné tant d'affection. Il s'ensouviendra, lui qui a déclaré qu'il n'oubliera pas même un verre d'eau donné en son nom.

Visite à l'Institution de Lovedale (1).

Nous avons aussi passé quelques jours à Lovedale où je menais notre enfant adoptif, Samuël, qui a près de treize ans. Il vaudrait la peine de faire un long voyage pour visiter cet établissement. Je suppose qu'il est encore peu connu en France. Je pourrais écrire de longs chapitres sur les ateliers de charpenterie, de charonnage, la forge, l'imprimerie, les jardins, le parc aux allées bien sablées, bien propres et ombragées de chênes jeunes encore, mais vigoureux. Nous pourrions parcourir les différents dortoirs, jeter un coup d'œil, en passant, dans les cuisines, nous arrêter dans le vaste réfectoire, aux murs et aux planchers d'une propreté irréprochable, y prendre part au culte de famille et y déjeuner. — Nous devrions surtout visiter les classes dont quelques-unes sont de soixante à soixante et dix élèves. On y apprend tout ce qui s'enseigne dans nos meilleures écoles : géographie, histoire, géométrie, logique, littérature, etc.; toutes les leçons se font en anglais.

Nous prenons part à une réunion de l'Union chrétienne de jeunes gens, réunion nombreuse, à laquelle assistent quelques professeurs, mais que préside un jeune Cafre. C'est Sambane; il a fini ses études, est actuellement à la tête du département télégraphique, mais doit être prochainement consacré et

(1) Cette institution prépare des jeunes Cafres aux fonctions de maîtres d'école, de catéchistes et de pasteurs. (*Note des Réd.*)

installé comme pasteur de l'Église de Lovedale. — Un autre soir, c'est une réunion de chant. On nous introduit dans la vieille chapelle que remplissent les chanteurs. Sur la plateforme et perché sur une chaise, voici le professeur, qui donne le ton et bat la mesure. Lui aussi est un Cafre ; il est de petite taille, mais excellent musicien ; les morceaux, que l'on exécute avec beaucoup d'ensemble, sont tous de sa composition. De garçon d'écurie qu'il était autrefois chez le docteur Stewart, et donnant, nous dit son maître, fort peu de satisfaction en cette qualité-là, il est devenu un membre important de la communauté. Il est le secrétaire du docteur et le caissier de l'établissement. Pas un sou n'entre et ne sort sans passer par son contrôle. Cet intéressant personnage porte le nom de John Knox Bokoe. — Un autre soir encore, on nous fait assister à la séance publique d'une société littéraire. Dr Stewart, M. Smith, M. et Madame Donald, en un mot, tous les professeurs et employés, et nombre de messieurs et de dames de la ville voisine sont là. On est attiré par un programme qui promet un débat plein d'intérêt. — Elijah, un Cafre qui, lui aussi, a fini ses études de théologie, et est adjoint à l'établissement comme professeur, a la présidence. On lit le procès-verbal de la séance précédente, on le discute, on le vote ; puis on passe à l'ordre du jour. Le débat roule sur cette question : « Qui, de l'orateur ou de l'écrivain, exerce le plus d'influence sur les temps dans lesquels il vit ? » Un jeune homme monte à l'estrade, et ouvre le feu par un discours bien pensé, bien écrit et très-bien lu. Son homme à lui, c'est l'orateur, et une foule de grands noms, ceux de Démosthènes, de Cicéron, de Wesley, de Whitfield, de Pierre l'Hermite, jusqu'à ceux de Spurgeon et de Moody, viennent tour à tour appuyer sa thèse. Sa péroraison se termine par un trait d'esprit qui promet de faire pencher la balance en sa faveur : « Quel que soit votre point de vue, vous vous rangerez à l'opinion de celui qui, parlant le mieux, saura vous convaincre. » — Son antagoniste se lève à son tour, combat quelques points qui l'ont frappé

dans ce qui vient d'être dit ; puis, il donne un travail qui fait preuve d'une lecture et de connaissances historiques assez étendues, et d'un grand esprit d'observation. — Le débat est ensuite ouvert au public. Nombre de jeunes gens se précipitent dans la lice, et quelques-uns y apportent une finesse d'esprit à dérider les visages les plus graves ; la discussion devient animée et excitante ; les professeurs, les visiteurs eux-mêmes doivent y mettre leur mot. — Enfin, le président, avec un sang-froid imperturbable, résume le débat, propose le vote qui se prononce en faveur de l'*orateur*, puis clôt cette charmante soirée. Le plus étonnant, c'est que tout s'est fait en anglais.

Après avoir visité l'établissement des jeunes filles, qui compte quatre-vingt-dix élèves, et est placé dans le même parc, nous nous étions assis sur le perron de la maison du docteur pour jouir des derniers rayons du soleil, et d'un entretien avec l'aimable Madame Stewart. Voici qu'une troupe de jeunes gens descend l'allée au pas militaire ; ils s'arrêtent sur la pelouse à quelque distance. Sur un signe, la bande, avec instruments de cuivre, tambour, grosse caisse et tout le reste, exécute la *Marseillaise* et d'autres morceaux en notre honneur. Qu'on ne me dise plus que les grosses lèvres des noirs sont un invincible obstacle pour maîtriser de tels instruments et en tirer des sons harmonieux.

Laissez-moi maintenant vous conduire à l'église, le dimanche soir. Elle est comble ; tout le personnel enseignant est là, occupant les deux côtés de la chaire. Ce bel auditoire qui est là devant vous, de plus de cinq cents âmes, ce sont les élèves de l'établissement ; il n'y a personne du dehors. Voilà donc près de cent jeunes filles, et plus de quatre cent cinquante jeunes gens, tous Cafres, à peu d'exceptions près. Il y a quelque temps, vous auriez pu les voir courir les champs, nus et couverts d'ocre, jetant sur vous des yeux hagards et défiants ; entendez-les maintenant, chantant mélodieusement les louanges du Seigneur ; voyez-les écoutant sa Parole. Bientôt, faisant place à des centaines d'autres, ils

quitteront l'institution. Se pourrait-il que leur influence ne se fit pas sentir dans le milieu si dégradé d'où ils sont sortis et où ils vont rentrer? — Si, en présence d'une telle assemblée, un prédicateur pouvait avoir le cœur froid, je ne le comprendrais pas. Pour moi, je tiens à le dire, je n'avais jamais vu en Afrique de spectacle plus beau ni plus saisissant. Ma prière, en pensant à nos amis de Lovedale et à leur œuvre, est celle-ci : « Que le bon plaisir de l'Éternel notre Dieu soit sur eux, et dirige l'œuvre de leurs mains ; oui, dirige l'œuvre de leurs mains ! »

Visite à East-London.

Nous allâmes ensuite passer deux ou trois jours à *Panmure* (East-London), sur les instances de nos amis, M. et Madame Sheuermann. Madame est la digne fille de M. et Madame Lemue ; en la regardant et en l'entendant parler, l'image de son excellente mère était devant moi. Ses enfants sont charmants. J'en ai rarement vu d'aussi bien élevés. Ils parlent avec la même facilité le français, l'anglais, l'allemand, et même le sessouto. Leur mère se montre jalouse de conserver les traditions missionnaires dans la famille. Ces amis, au cœur chaud et généreux, nous ont comblés de bontés, et espèrent que les missionnaires de notre Société, en passage à East-London feront de leur maison leur pied-à-terre et leur *home*. Et ce ne sera pas un petit avantage, car désormais, East-London va devenir notre port, au lieu du Cap et de Port-Élisabeth comme autrefois. M. Sheuermann fit tout son possible pour nous obliger et nous faire jouir de notre court séjour chez lui. Il nous fit visiter les travaux du chemin de fer, les travaux plus importants encore du port. Nos garçons bassoutos ouvraient de grands yeux, et nous presque autant qu'eux, devant les locomotives, les machines à concasser les pierres, les immenses travaux d'excavation et de remblai, les puissantes grues soulevant des blocs énormes pour les jeter à la mer ; et puis les vaisseaux, et, par-dessus tout, l'Océan en

tourmente. East-London et Panmure ne sont aujourd'hui que deux petites bourgades à l'embouchure du Buffalo ; mais comme c'est de là que doit partir la principale ligne de chemin de fer de l'intérieur, et comme le port, si les travaux réussissent, va devenir l'un des meilleurs de la côte orientale d'Afrique, qui peut dire ce que seront ces localités dans un quart de siècle ?

Voyage de retour.

D'East-London, nous reprîmes le chemin du Lessouto à travers la Cafrerie, faisant un grand détour pour visiter les stations de diverses sociétés, et nos amis Preen à Matatièle. Ce fut une belle partie de notre voyage. Nous nous étions donné rendez-vous avec notre précieux ami le major Malan. Quelle joie de nous revoir alors même qu'il n'y avait que quelques jours que nous nous étions séparés ! Il nous apportait une bonne lettre du missionnaire M. Birt, de *Peelton*, et une contribution de 125 francs de son Église pour notre mission des Banyais. Avec la générosité qui le caractérise, il nous dit : « Je suis l'officier de service, donc ne vous inquiétez de rien. » — Et en effet, il se chargea de nos frais d'hôtel. C'est la seule fois dans tout le voyage que nous ayons dû nous loger ainsi ; il avait écrit partout où nous devions passer. Deux de nos chevaux ne pouvant plus nous porter, il les échangea pour deux autres forts et frais, et paya la différence de sa poche. Il devait nous accompagner une partie du chemin. Partout où nous faisons halte pour desseller, nous méditons ensemble quelques portions de la Parole de Dieu, et il est plus d'un de ces Béthel où l'Éternel s'est manifesté à nos âmes avec une puissance que nous ne pourrions jamais oublier. Nous gravissions les montagnes en chantant des cantiques. De cette manière, nous oubliions la fatigue, et le chemin paraissait bien court.

Passant par la station de M. Ross, nous arrivâmes chez M. le capitaine Blythe, le magistrat des Fingous, ou plutôt

leur chef, car il en a tout le pouvoir et toute l'influence. C'est lui qui, il y a deux ans, les engagea à souscrire une somme de 50,000 francs pour la fondation d'une institution semblable à celle de Lovedale (les bâtiments sont en voie de construction), et plus de 15,000 francs pour ouvrir une route à travers les montagnes et la profonde vallée du Key.

Toujours au guet pour le bien de ses gens, il nous attendait avec impatience, et nous reçut avec la plus grande cordialité. Il avait convoqué la tribu pour cette occasion ; mais il pleuvait tellement que peu de personnes purent venir. C'étaient surtout des chrétiens indigènes, des évangélistes et quelques hommes importants. Nous eûmes avec eux une réunion de plusieurs heures. La mission des Banyaïs fut aussi populaire là que partout ailleurs. On nous répondit par des discours comme les natifs seuls savent en faire, on improvisa sur-le-champ une collecte. M. Blythe annonça que la réunion qu'il avait convoquée pour ce jour-là n'ayant pas été ce qu'il désirait à cause de la pluie, une autre aurait lieu le lundi suivant, et qu'on s'y occuperait de tout ce que nous avons déjà dit. « Ces missionnaires de Moshesh, dit-il, sont vos hôtes, souvenez-vous-en. » Une députation de ces Fingous doit, à notre prochain synode, nous rappeler cette journée.

Clarktown, que nous visitâmes ensuite, est une station wesleyenne des plus florissantes. Depuis le commencement de l'année, il y a eu cinq cents conversions. Et ce qui prouve la vie des chrétiens de cette station, c'est qu'à eux seuls, si nous avons été bien renseignés, ils ont souscrit la somme de 30,000 francs pour une école préparatoire à celle d'Heald-Town. Le vaste bâtiment construit pour cet objet est déjà prêt à recevoir les élèves. Des faits pareils parlent haut et n'ont pas besoin de commentaire. On se demande où prennent cet argent ces Cafres qui vivent encore pour la plupart dans de misérables huttes que mépriseraient nos Bassoutos. Nous étions arrivés, le soir tard ; au point du jour, les sons de la cloche nous arrachaient au sommeil et nous appelaient à

une réunion improvisée, dont naturellement nous eûmes à faire les frais.

Après avoir passé un dimanche béni à *Baziya* avec nos amis moraves, M. et Madame Baur, qui nous comblèrent de bontés, nous allâmes jusqu'à *Saint-Augustin*, station anglicane, où nous trouvâmes le même accueil que partout.

C'est là que nous devions nous séparer de notre ami Malan. Nous passâmes une grande partie de la journée dans la méditation avec lui et notre hôte, M. Key. « Connaître Jésus-Christ » (Thess. III, 10), tel fut le sujet qui nous occupa, et la devise que nous nous donnâmes en partant. Le lendemain, nous étions encore avec M. Malan, sur le penchant d'une montagne escarpée, plongeant nos regards dans des gorges déchirées et une vallée profonde où coulait une rivière au nom barbare. L'atmosphère était pure et douce, et le soleil radieux. Le Seigneur était avec nous. C'est là que nous dîmes adieu à un ami que personne dans ce pays n'a compris, apprécié et aimé plus et mieux que nous.

Après deux jours de marche forcée, nous arrivâmes à *Matiéle*, où nous passâmes tout notre temps avec nos amis Preen à l'église, et en réunions de diverse nature. Trois journées de plus nous ramenèrent à *Morija*, et, le 20 novembre, j'avais la joie de rentrer chez moi. — C'était le jour même que j'avais fixé en partant. Le Seigneur m'avait accordé le désir de mon cœur.

En quittant la maison, le dernier passage de la Parole de Dieu que nous avons lu ensemble, ma femme et moi, était celui-ci : « Lève sur nous la clarté de ta face, ô Éternel. » Comme cette prière a été exaucée !

F. COILLARD.

